



Thomas Owen

La Truie

et autres histoires
secrètes



nouvelles

La Truie

et autres histoires secrètes

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



© 2016 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © Joëlle Pontseel, Atelier Jopo

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-135-5

Dépôt légal : D/2016/12.583/18

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

La Truie

*Les truies pâles et pleines piquées de
soies souillées.*

Joyce MANSOUR

Le brouillard ne se dissiperait pas de sitôt. Bien au contraire, il allait sans cesse s'épaississant. Les nappes en devenaient toujours plus fréquentes, plus denses, opposant au double faisceau lumineux des phares, la blancheur soudaine d'un mur surgissant de la nuit. Rouler devenait de plus en plus dangereux. On eût dit que, nées un peu partout dans la campagne, ces impalpables et floconneuses entités s'appelaient, se rejoignaient, se fondaient peu à peu en une masse bientôt impénétrable.

Arthur Crowley avait déjà ralenti son allure. À chaque instant, maintenant, il lui fallait freiner brusquement devant d'imaginaires obstacles. Il croyait voir surgir tantôt l'arrière d'un camion non éclairé, ou un arbre en travers de la route, ou même des choses déraisonnables en ces lieux, un canot, un corbillard, une troupe de jeunes scouts à bicyclette... Il comprit qu'il ne pourrait surmonter la lassitude nauséuse qui le gagnait. Il

eut peur tout à coup de poursuivre sa route. De toute façon, il n'arriverait plus avant le milieu de la nuit. Il ralentit encore l'allure et décida de faire halte dès que l'occasion se présenterait.

Fort heureusement, elle ne tarda guère. À sa droite, un peu en retrait de la route, une enseigne au néon perçait le brouillard. Il s'engagea dans sa direction, par un chemin récent, mal empierré, aux bas-côtés de terre meuble.

Il arrivait au *Coquelicot*. C'était un cottage assez vaste, de construction récente, édifié aux abords d'une ancienne ferme dont les bâtiments, en retrait, formaient des blocs sombres et imprécis dans le brouillard.

Arthur Crowley suivit l'indication *Parking*. Dans les chicanes de béton, une voiture noire était garée. Il se rangea auprès d'elle. Ses phares éteints, les ténèbres s'abattirent d'un seul coup autour de lui. Il sortit et ses yeux s'habituerent vite à l'étrange pénombre grise. Au moment où il fit claquer sa portière, quelqu'un, écartant un rideau, regarda à la fenêtre.

Il fut rapidement au bâtiment par un chemin de brique pilée bien damé et poussa la porte. C'était un bistrot comme il y en a des milliers par le monde, le long des grand-routes.

Un comptoir normand, des rayons chargés de bouteilles aux étiquettes criardes, un appareil distributeur de disques, brillant comme une cuisinière électrique, d'où sortait une musique tonitruante. Quelques tables couvertes de nappes à carreaux rouge et blanc. Au plafond, des poutres de bois trop clair.

Arthur Crowley avait refermé la porte derrière lui et restait immobile, indécis, inspectant ce lieu où régnait une ambiance à la fois rustique et américanisée qui lui parut d'un effet déplorable.

Assise à une table près du comptoir, accoudée d'un air un peu veule, une femme jeune encore, la patronne sans doute, bavardait avec un client. Elle était dodue, appétissante, et tourna vers le nouveau venu un visage où riaient des yeux battus mais arrogants. Elle avait la chevelure noire et opulente, et visiblement un petit verre dans le nez. Le client qui lui faisait face était un gros rouquin, au teint de brique, à l'air borné, au front court, pareil à un personnage de la peinture expressionniste flamande. Il secouait gauchement, dans sa grosse patte, des dés qu'il jeta en soufflant dans un baquet de bois gainé de drap vert.

Arthur Crowley salua d'un signe de tête et avança jusqu'au comptoir où il s'appuya. La femme l'interrogea du regard, sans bouger. Il demanda une bière.

La patronne tapota familièrement la joue luisante de son partenaire, pour lui faire prendre patience, et se leva pour servir ce client qu'on n'attendait plus.

Pendant qu'elle faisait sauter la capsule d'une bouteille, Crowley lui demanda s'il y avait moyen de loger.

Elle se mit à rire bruyamment, et, s'adressant au rouquin :

– Il demande s'il peut loger !

Mais l'abruti était perdu dans un rêve intérieur et ne broncha pas, immobile, la joue dans la main.

– Excusez-moi, dit la femme à Arthur Crowley interdit, mais ce n'est pas vraiment un hôtel ici.

Elle parlait gentiment, ennuyée d'avoir manqué de civilité. Elle ajouta :

– Vous voyez ce que je veux dire... Mais si vous désirez passer la nuit, on peut arranger ça.

Il expliqua son désir de faire halte à cause du brouillard et son intention de repartir assez tôt le

lendemain.

– Parfait. Je vais vous montrer votre chambre. Allez donc prendre votre bagage. Le temps de faire patienter ce gros boudeur.

Tout cela fut rapidement mené et bientôt Arthur Crowley prit possession d'une chambre très banale, froide et nette. Il ouvrit le lit, comme il en avait l'habitude en voyage, et trouva les draps propres, mais un peu moites.

La patronne le regardait faire en souriant d'un air canaille.

– Ça va ? demanda-t-elle.

– Bien sûr. C'est parfait.

– Vous n'allez pas vous coucher tout de suite ? Il ne faut pas que je vous borde ?

– Non. Je vais aller vider mon verre et manger un morceau. Si, bien entendu, vous avez quelque chose à m'offrir.

– Ici, on finit par trouver tout ce qu'on veut.

Au moment où ils descendaient l'escalier, un grand remue-ménage se produisit et trois hommes entrèrent en parlant haut et en se donnant des bourrades amicales. Ils saluèrent familièrement la patronne, multipliant les démonstrations d'amitié, les témoignages d'affection et les attouchements.

Le gros rouquin, qui les connaissait, s'enhardit à les voir moins timides que lui et vint joindre aux leurs ses grosses mains palpeuses.

– Tout doux, tout doux, les calmait en riant la garce qui en avait vu bien d'autres. Voulez-vous vous tenir convenablement. Il y a du monde !

Le ton baissa, chacun vint s'installer au comptoir et Arthur Crowley sympathisa avec la bande joyeuse.

On but quelques verres. On plaisanta beaucoup et l'un des nouveaux arrivés déclara finalement, après un silence :

– Maintenant, on va jouer la Truie.

Il réclama le bac et les dés. La patronne fit un signe de tête, comme pour dire « pas devant ce type-là », mais le boute-en-train n'en eut cure. Au contraire, il demanda à Crowley :

– Vous jouez avec nous ?

– D'accord. Mais en quoi consiste le jeu ?

– C'est un secret.

– Mais encore ?

– Le gagnant emporte le droit d'aller voir la Truie.

– Qu'est-ce que c'est ?

– On le sait si on gagne.

La mise était modique, Arthur Crowley tenté. Il joua, gagna et fut ovationné.

*

La patronne l'entraîna au-dehors. À sa suite, il traversa une cour aux pavés bombés, dans la direction des bâtiments de la ferme, que l'on distinguait mal dans les ténèbres.

Il sentit qu'on lui glissait dans la main une torche électrique.

– La pile n'est plus neuve, dit la femme. Économisez-la.

Il fit jouer le déclic ; un rond lumineux perça le brouillard et dansa un moment sur un bâtiment.

– C'est là ! Je vous laisse.

Il aurait voulu la retenir, mais déjà elle s'était éclipsée. Il l'entendait courir dans le noir, pénétrer dans la maison, dont la porte un instant ouverte fit un trou de lumière dans l'ombre.

Il se dirigea vers une sorte de grange, aux murs chaulés, dont l'entrée s'ouvrait sous un grand espalier noir. À l'intérieur, une sorte de remise où il put distinguer une échelle suspendue au mur, des tonneaux, des bouteilles vides, des

cuvelles, un tuyau d'arrosage et même une bicyclette de dame.

Dans le fond, une porte basse. La porcherie, sans aucun doute. Il tira un loquet et poussa doucement.

Une odeur d'étable lui sauta au visage et le faisceau de sa lampe, projeté dans l'ombre de ce lieu, lui révéla sur la paille blonde une masse rose pâle qu'il distingua mal tout d'abord. Mais il dut bientôt se rendre à l'évidence. Il y avait là, couchée en chien de fusil, une femme nue, sans âge, avec une tignasse blonde, des épaules grasses, un gros derrière mou. Elle dormait lourdement et sa respiration puissante et régulière avait quelque chose d'émouvant.

Arthur Crowley resta à la regarder un long moment, à la fois stupéfait et écoeuré. Un malaise le prenait, une gêne indéfinissable.

Gênée dans son sommeil par la lumière crue, la femme se détendit, grogna, fit mine de se retrouver...

Il éteignit la lampe et battit en retraite, démoralisé.

Qui était cette épave ? Que faisait-elle là ? À quelles abominables contemplations était-elle

vouée ? Comment une telle chose était-elle possible ?

Il revint, songeur et honteux, et chacun, dès son entrée dans la salle, guetta sur son visage les signes de son émotion.

– Cela a été vite ! dit la patronne.

– Elle dormait ? interrogea le rouquin.

– Est-ce que vous l’avez fait se lever sur ses pattes ? demanda un autre. Il y a un bâton pointu derrière la porte. On s’en sert pour lui piquer la viande. Elle se redresse alors sur les mains et les genoux.

Arthur Crowley se taisait, humilié et indigné. Il n’aurait pu parler. Il leur tourna le dos.

– Conclusion, dit quelqu’un, vous avez raté le meilleur du spectacle.

– Ce sera pour une autre fois, fit la patronne.

*

Il monta dans sa chambre. Il avait envie de pleurer ou de vomir. Il se déshabilla et se glissa dans le lit glacé.

En bas, on riait. De lui, sans doute. Peu après, il entendit plusieurs personnes traverser la

cour, pénétrer dans la grange, élever la voix, rire et encore rire...

Il imaginait ce que l'on pouvait faire à la Truie...

Le spectacle de cette malheureuse créature l'obséda toute la nuit.

Son imagination, traumatisée par cette vision qu'il se reprochait, à présent, d'avoir abrégée par lâcheté, nourrit son sommeil de cauchemars d'une tristesse déchirante. Le sort de cette séquestrée, traitée comme une bête, le remplissait de honte contre lui-même.

Il revoyait cette masse pâle et grasse, impudiquement étalée dans la paille. Il lui semblait qu'elle se traînait maladroitement dans sa direction, rampant sur ses genoux et ses avant-bras, montrant un visage implorant d'une pathétique imbécillité. Il voulait, dans son rêve, se montrer secourable, l'aider à se relever, mais son geste tournait à la confusion.

La « truie » lui enlaçait les jambes de ses gros bras roses, le faisait basculer auprès d'elle, dans la litière, poussait des cris de plaisir, auxquels se mêlaient les rires des compagnons de beuverie, surgis à son insu, et se gaussant de lui

méchamment, leurs têtes hilares et grossières se pressant dans l'embrasure de la porte.

*

Vint enfin le jour. Arthur Crowley s'éveilla, le nez flatté par une bonne odeur de café frais.

Un coup d'œil à la fenêtre lui montra la campagne dégagée de toute brume, grande plaine de prairies couturées de clôtures en fil de fer, avec au loin une rangée de saules à courte chevelure de feuilles drues.

Au fond de la cour, la grange où il avait pénétré, pour sa honte, quelques heures plus tôt. Il ressentit à sa vue une véritable nausée. Comment de telles choses étaient-elles possibles et par quelles monstrueuses complicités n'étaient-elles pas dénoncées ? Malgré une fidélité rigoureuse au principe de ne jamais se mêler des affaires d'autrui, il sentait bien qu'il allait aujourd'hui faire exception à la règle qu'il s'était tracée. Quitte à compliquer par un retard supplémentaire l'horaire de son voyage, il devait avertir la police de ce qui se passait en ce lieu. Il ne se sentait nullement obligé à une solidarité quelconque avec des gens qui l'avaient bien imprudemment lié à leurs secrets.

La valise faite, il descendit. La patronne, en petit négligé matinal, le salua sans gêne et lui demanda s'il avait bien dormi. Voulait-il du lard ou des œufs au jambon ?

– Pas de jambon ! Pas de lard !...

Il n'aurait pas pu. Il ne pourrait jamais plus sans doute.

– ... Un œuf brouillé, du pain et du café, beaucoup de café !

Pendant qu'elle allait à la cuisine préparer ce repas, il sortit pour ranger son bagage dans sa voiture. Comme le paysage avait changé depuis la veille ! Par quel sortilège le brouillard et la nuit rendent-ils si menaçants des lieux que la clarté restitue à leur paix première ?

Des oiseaux chantaient dans les buissons le long de la route. Un camion rouge avec remorque défila lentement, doublé par une petite voiture rapide. Un chien aboya dans le lointain...

Il traversa la cour aux pavés bombés. La grange l'attirait irrésistiblement. Il céda à la tentation et poussa la porte. C'était bien là qu'il avait pénétré quelques heures plus tôt. Même sol de terre battue. Mêmes instruments remisés. L'échelle au mur, les cuvelles, les tonneaux, le tuyau en plastique, les bouteilles...

Il ouvrit la porte du fond. Il reconnut l'odeur de sapin, de paille et de fumier. La lumière pénétrait abondamment par une fenêtre latérale. Son cœur battait vite. Il regardait...

Une truie énorme se mettait sur ses pattes en grognant. Elle tourna vers lui son groin répugnant, le regarda de ses petits yeux mal fendus, où brillait une lueur de perversité.

– Le déjeuner est prêt ! appela au-dehors la voix de la patronne.

Il sortit à reculons, fasciné par cette bête dont la vue l'emplissait d'une indicible confusion.

Il mesura l'étonnante duplicité du visage des choses, selon qu'il fait nuit ou que le soleil brille. Il aurait voulu trouver là des raisons d'apaiser son esprit, mais il ne se sentait qu'à moitié soulagé.

– Café ! cria de nouveau la patronne.

Vite, une dernière fois, il jeta un coup d'œil dans la porcherie pour se rassurer, pour n'avoir plus à l'avenir à penser à tout cela. La Truie s'était couchée sur le flanc, lui montrant son ventre mamelu.

Tout allait bien. Pas d'erreur possible. Son imagination seule avait créé cette méchante histoire.

Et cependant, cependant... Mais où donc
était passée la bicyclette de dame qu'il avait vue la
veille contre ce mur ?

La Boule noire

*Ne passez pas d'une vie dans une
autre.*

Bernard COLLIN

Le ciment tout neuf de la terrasse était rugueux. Le balcon de fer était marqué de rouille en plusieurs endroits. Le fleuve, trois étages plus bas, avait l'harmonieuse courbure d'une lame d'argent. Vue de l'extérieur, la fenêtre de la chambre accusait le manque d'entretien. La peinture s'écaillait, un peu de mastic s'était détaché d'une vitre. On voyait, par terre, une capsule de bouteille qu'on avait négligé de ramasser. L'hôtel, admirablement situé, vivait sur sa réputation.

Nettesheim quitta la terrasse et alla s'asseoir sur le lit. Il dénoua ses chaussures, puis s'étendit et, les mains sous la nuque, se mit à réfléchir.

Il dînerait dehors, après avoir acheté des journaux, mais d'abord, il viderait sa valise et pendrait son costume bleu. Demain, il verrait ces gens...

Couché comme il l'était, il ne pouvait apercevoir, par la fenêtre ouverte, que le ciel bleu

et la rondeur verte d'une colline lointaine légèrement estompée par la brume. Il se sentait en même temps fatigué et détendu, heureux d'être allongé, respirant bien, prêt à basculer dans un sommeil paisible...

*

La fraîcheur du soir le réveilla. Il se leva sans effort et, de la terrasse, contempla le paysage. Le fleuve qui lui était apparu argenté, deux heures plus tôt, était tout différent à présent. Il miroitait sous les lumières du soir comme de l'acier poli. Une rumeur confuse montait, d'où se détachait parfois le ronronnement doux d'une allège descendant le courant ou le halètement saccadé d'un bateau poussif peinant en sens inverse.

Nettesheim demeurait accoudé au balcon, humant l'odeur de la vallée, bercé par instants par les flonflons de l'orchestre qui, trois étages plus bas, sous les marronniers étêtés, jouait sans conviction pour quelques clients attardés. Cette musique insipide le rendait triste. Le bien-être, la détente, l'impression de liberté éprouvée en fin d'après-midi, lorsqu'il avait ouvert la porte-fenêtre sur la large vallée verdoyante, faisaient place à présent, la nuit venue, à une curieuse

sensation d'ennui et de lassitude. Il avait aspiré au repos et c'était à présent la solitude qui lui pesait.

Il tourna le dos au fleuve, pénétra dans la chambre envahie de ténèbres, referma la croisée, tira les rideaux et, un peu à l'aveuglette, trouva le cordon de l'interrupteur au-dessus du lit.

Au moment où la lumière se fit, il se passa un tout petit incident, insignifiant, qui créa cependant dans la pièce une atmosphère nouvelle, comme si, à ce signe, une rupture soudaine s'était produite avec le monde extérieur.

De la blancheur impeccable de l'édredon léger, une chose assez semblable à une petite boule de laine sombre, souple et molle, avait roulé sous le gros fauteuil club en velours bleu. Rouler n'est pas exactement le mot qui convient. Cette chose avait eu l'air à la fois de voler et de bondir, ce qui le fit songer en même temps à un chat minuscule et à un oiseau. Le seul animal à qui assimiler cet aspect velu et soyeux, cette légèreté de tache d'ombre mouvante, était la chauve-souris.

Nettesheim se pencha pour regarder sous le fauteuil, mais ne vit rien. Il s'assit, intrigué et amusé, se remémorant l'absence de pesanteur, l'aisance extrême avec laquelle cette petite chose

s'était déplacée et, en même temps, l'espèce de détermination, de volonté qui l'animait.

Enfoncé dans le fauteuil profond, il en caressait machinalement le velours. Il réfléchissait, se disant qu'il avait sans doute mal regardé. En effet, il avait à présent la sensation de percevoir *sous lui* un mince souffle régulier, pareil à la respiration prudente d'une bête terrée.

Il se leva et tenta de distinguer quelque chose sous le siège. Mais la boiserie en était fort basse et bien qu'il se fût allongé sur le tapis pour regarder, il ne put rien distinguer. La palpitation rythmée lui était maintenant très distinctement perceptible. Il n'osait pas glisser la main sous le fauteuil et préféra déplacer celui-ci en l'éloignant du mur. Comme il s'y efforçait, très rapidement « cela » lui passa entre les jambes et fila dans un autre coin de la pièce, sous un coffre très bas, où vraiment il fallait beaucoup d'adresse et de souplesse pour se loger si promptement.

Il avait la certitude, à présent, que cette « chose » si rapide, si agile, qu'il souhaitait voir de plus près, sans y parvenir, était douée d'intelligence et de ruse. Il demeurait debout, bien campé sur ses jambes écartées, tous les sens en éveil. Nul bruit ; il n'entendait même plus